

## NÉCROLOGIE

---

FRÉDÉRIC HAIRION

MEMBRE D'HONNEUR

L'homme éminent dont je vais essayer de retracer la noble et laborieuse existence, fut un de mes amis les plus chers. Il y avait entre nous ce lien solide et durable (si durable que le temps semble le fortifier au lieu de l'affaiblir) qui unit les anciens condisciples. Aussi sa mort, si soudaine et si universellement déplorée, fût-elle un coup qui m'atteignit en plein cœur. Je conserve et j'honore la mémoire de l'homme de bien et du savant; mais je regrette surtout l'ami et je ne puis prononcer son nom sans m'attendrir et sans me rappeler aussitôt notre longue et vivace affection.

Retracer la vie de Frédéric Hairion, c'est reproduire en des termes probablement moins heureux les belles biographies que lui ont consacrées MM. Cousot et Hubert; le premier lors de la touchante manifestation du 27 juin 1878, le second dans une notice nécrologique publiée par *la Revue médicale de Louvain* et *l'Annuaire de l'Université catholique*.

Pour qui n'a pas connu F. Hairion, le portrait suivant, tracé par M. Hubert, le lui fera connaître et pour qui l'a connu le portrait le lui fera revoir.

« Il appartenait à cette forte génération qui émergea du

désarroi de la révolution belge et sut la faire accepter. Les années avaient eu peu de prise sur lui; les approches de la 80<sup>e</sup> même ne l'avaient pas courbé. Nous le revoyons encore, très droit dans sa cravate blanche, avec ce port un peu raide dont les anciens officiers ne se défont jamais, la parole nette et le geste rare des hommes habitués à être écoutés et obéis, l'œil petit mais perçant des myopes habitués à regarder de près choses et gens.

» Son abord froid n'attirait pas : sa réserve était prise pour de la sévérité; on apercevait plutôt la fermeté de son esprit que sa bonté, et son inflexibilité sur les principes que son indulgence pour les hommes, mais un examen plus attentif découvrirait bientôt, sous la froide correction du dehors, un cœur chaud, bienveillant et généreux. Et alors ceux qui l'estimaient seulement se mettaient à l'aimer et à s'attacher d'autant plus à cette haute personnalité qu'ils apprenaient à le connaître davantage. Dans nos musées les foules ne vont pas d'emblée aux œuvres les plus parfaites, les œuvres éclatantes les attirent davantage; les vrais connaisseurs seuls se détachent, approchent et admirent. Pour Hairion, comme pour certains maîtres flamands, il fallait approcher : dans l'intimité seulement se dégageait peu à peu « sa noble physionomie, cette fine, forte et calme image de l'ordre dans la vertu ».

Né à Beaumont le 6 mai 1809, Frédéric Hairion fit ses études moyennes au collège de Binche et vint ensuite à l'université de Louvain où je l'ai connu et où il obtenait *summa cum laude* son diplôme de docteur en médecine.

En 1830, à Bruxelles, et en 1831, lors de la bataille de Louvain, il prodigua ses soins aux blessés de ces journées orageuses; il partit ensuite pour Paris où le choléra venait de faire son apparition et où il paya bravement sa bienvenue de son dévouement dans les lazarets du quartier de Popincourt.

Après avoir été médecin adjoint au 1<sup>er</sup> régiment de ligne et

avoir quitté le service militaire pour s'établir à Momignies, il fut attaché pendant six mois à l'hôpital militaire de Malines et ensuite le 6 décembre 1835 à celui de Louvain.

« Jusqu'à l'époque de votre retraite, dit M. Cousot au héros de la manifestation que je viens de rappeler, vous ne quitterez plus ces salles que vous avez illustrées et dans lesquelles vous allez rendre tant d'éclatants services. Dès votre arrivée vous êtes chargé du service des maladies vénériennes et de celui des maladies cutanées : bientôt après vous prenez le service des ophthalmiques... En octobre 1839 le ministre de la guerre décide que les hommes jugés impropres au service, pour cause d'affections oculaires, seront dirigés sur l'hôpital militaire de Louvain; le 1<sup>er</sup> décembre suivant il prescrit que tous les pensionnés pour affections des yeux se rendront, trimestriellement, au même établissement pour y être examinés; en mars 1841, le ministre décide qu'aucun militaire ne sera proposé pour la réforme du chef d'affections oculaires, s'il n'a subi un traitement régulier dans l'institut ophthalmologique de Louvain. Vous êtes désigné comme secrétaire de la commission des pensions et chargé de la direction de l'Institut : c'était justice, vous seul l'aviez créé et chacune de ces utiles mesures avait été prise en suite de vos mémoires, qui en démontraient l'urgence.

» Tel est le court historique de ce célèbre institut, dont vous seul étiez l'âme. Un grand nombre de soldats menacés de cécité et à la charge du trésor, y sont guéris. Les pensions sont soumises à des principes fixes et à des formules précises. Les résultats désastreux de certaines méthodes de traitement sont démontrés; des lois nettement formulées règlent une thérapeutique jusque là livrée à l'empirisme; pendant plus de trente années, les élèves et les médecins militaires viennent y puiser un puissant enseignement et le goût des études spéciales.»

On se souvient trop peu que la clinique ophthalmologique de Louvain était alors la seule en Belgique, et qu'elle peut

réclamer une large part dans les progrès qu'a faits dans notre pays cette branche de l'art de guérir

Comment apprécier mieux que ne l'a fait M. Hubert l'enseignement de l'éminent professeur ?

L'ordre, la méthode, la précision, la logique telles furent les qualités maîtresses de son enseignement. Le professeur n'a jamais cherché l'éclat de la forme, la correction lui suffisait : plus préoccupé d'instruire son auditoire que de le charmer, et d'être utile que d'être brillant, l'élégance du discours lui importait beaucoup moins que la clarté et la concision. Mais si nous avons entendu des orateurs plus séduisants, dans aucune des nombreuses universités belges ou étrangères, que nous avons visitées, nous n'avons rencontré un clinicien plus complet. Quarante-sept générations d'élèves ont suivi avec une attention religieuse ces admirables cliniques, où ils apprenaient à examiner un malade avec précision ; à se rendre un compte exact de la lésion fonctionnelle ou organique qu'il présente ; à étudier de près le processus morbide qu'il s'agit de détourner, de réprimer ou de diriger ; à discuter enfin le choix des moyens thérapeutiques qu'il convient de mettre en œuvre. L'esprit droit et logique du maître enseignait ainsi la médecine des indications, avant que le mot fût trouvé et, comme il était le pathologiste le plus savant, l'hygiéniste le plus complet, le thérapeute le plus riche en ressources, et que son sens pratique égalait son érudition, ses cliniques étaient d'un prix inestimable. Cet enseignement si solide, si élevé et si fécond, a toujours été apprécié comme il le méritait, et lorsque la faculté perdit Noël — qui avait hérité des cliniques de M. Hairion — le collègue chargé de faire l'éloge du jeune professeur ne crut pouvoir le louer mieux qu'en montrant, avec quel soin, le jeune clinicien avait gardé les traditions de l'ancien, et combien il promettait de lui ressembler un jour.

Cependant la tâche déjà si lourde que lui impose le profes-

sorot ne suffit pas à cet infatigable ouvrier : son repos est du travail, ses délassements sont des études.

Plus de vingt articles dans les *Annales d'oculistique*, plus de trente articles ou mémoires dans les *Archives militaires*, quarante discours, rapports, travaux, dans le *Bulletin de l'Académie royale de Médecine*, voilà les fruits de ses loisirs auxquels les proportions modestes de cette notice ne me permettent pas de m'arrêter (1).

Et partout où l'on discute les questions qui lui sont chères, on le retrouve au premier rang, ne marchandant pas son concours, et mettant toujours au service de la science tout ce qu'il possède de force, d'intelligence et de talent.

Il présida la première section du Congrès d'ophtalmologie, qui se réunit à Bruxelles et qu'il organisa avec l'aide des rédacteurs des *Annales d'oculistique* ; en 1875, le même honneur lui fut décerné au Congrès international des sciences médicales par la section d'ophtalmologie.

En 1878, il représente la Belgique à l'exposition universelle de Paris et l'Académie de médecine dont il faisait partie depuis 1841 comme correspondant, et depuis 1850 comme membre titulaire, le nommait son président.

Depuis de nombreuses années, il était membre des sociétés médicales d'Anvers, de Bruges, de Bruxelles, de Malines, de Lisbonne, de Lyon, de Paris, de Rotterdam, de Dresde, de

(1) Néanmoins je crois devoir ne pas passer sous silence l'une des plus brillantes faces de sa vie scientifique. C'est la lutte longue et passionnée que, presque seul, il a soutenue dans la presse, dans les revues, à la tribune de l'Académie, pour faire triompher une vérité scientifique et les droits de la justice dans la grave question de l'ophtalmie granuleuse des armées. C'est à sa ferme et loyale attitude, à ses nombreux et savants mémoires, à sa lumineuse discussion que la Belgique et l'Europe sont redevables d'avoir maîtrisé ce fléau redoutable. Son grand cœur fit ainsi obtenir aux militaires, victimes de cette maladie contagieuse, les secours que le gouvernement a cru leur devoir.

Saint-Pétersbourg, de l'Académie de Rio-de-Janeiro, ainsi que de la Société d'ophtalmologie d'Heidelberg.

A ces nombreux titres honorifiques, je dois en ajouter un autre encore, auquel le docteur Hairion attachait un prix tout particulier. Je veux parler du titre de membre d'honneur du Cercle archéologique d'Enghien, lieu de naissance de son épouse bien-aimée; cette cité était devenue sa ville d'adoption et où reposent aujourd'hui ses restes mortels à côté de ceux des membres de sa famille.

Aucune existence, comme le dit le docteur Cousot, n'est complètement jugée, aucune vertu n'est achevée sans l'épreuve de l'adversité. Celle-ci donne à la vie du chrétien la douceur dans la résignation, et le courage dans le détachement; elle répand sur nous comme un avant-goût mystérieux des choses de la grande patrie, où nos joies se sont envolées avec nos illusions. Or, pour que rien ne manquât à la perfection de la vie de son âme, non plus qu'à la gloire et à la fécondité de sa vie publique, il a plu à Dieu de le frapper, coup sur coup, dans ce qu'il y avait de plus intime dans ses affections. La compagne bien-aimée de sa vie lui fut d'abord enlevée. Puis bientôt après, son cœur saignait encore de ce premier déchirement, lorsque le plus jeune de ses deux fils alla retrouver sa mère dans le ciel. Il lui restait son fils aîné dont il guidait la jeunesse avec prudence et sollicitude. Ce fils bien-aimé devait être sa joie et sa consolation dans sa vieillesse, la mort impitoyable vint le lui ravir encore.

A partir de ce moment mourir a été sa suprême aspiration. Il attendait la mort avec le calme de la conscience pure de l'homme qui a accompli ses devoirs envers Dieu, envers sa Patrie et la Société.

Cette attente ne fut pas de longue durée, et le 14 août 1887, Dieu rappela à lui ce noble chrétien dont la mort fut sainte comme avait été sa vie.

D<sup>r</sup> LEBON.